

M. Thiers.—Dites ce que vous voudrez, mais il est bien imprudent à vous de laisser soupçonner au pays que c'est une résolution de parti que vous prenez aujourd'hui.

M. Dugué de la Fauconnerie.—C'est vous qui n'êtes qu'un parti ; nous sommes la nation, nous sommes 270. Vous n'êtes que quatorze !

M. Thiers.—Je suis prêt à voter au gouvernement tous les moyens nécessaires quand la guerre sera définitivement déclarée ; mais je désire connaître les dépêches sur lesquelles on fonde cette déclaration de guerre. La Chambre fera ce qu'elle voudra ; je m'attends à ce qu'elle va faire, mais je décline, quant à moi, la déclaration d'une guerre aussi peu justifiée.

C'est alors que M. Emile Ollivier répondit par ces paroles :

M. E. Ollivier.—De ce jour commence, pour les ministres mes collègues et pour moi, une grande responsabilité. Nous l'acceptons le cœur léger.

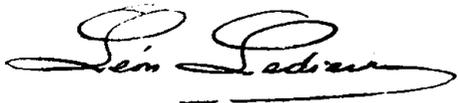
M. Boduin.—Dites attristé !

M. Esquiros.—Vous avez le cœur léger, et le sang des nations va couler !

Il ne coula que trop, le sang des deux nations !

\*.\* L'entrevue de l'empereur Guillaume — l'empereur errant, comme l'appellent ses sujets — avec le Sultan, a été des plus cordiales, mais les journaux annoncent que ce dernier paraissait très fatigué.

— Dame ! dit l'un d'eux, on le serait à moins. Un homme qui a plus de quatre cents belles-mères !



## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 21 octobre 1898

Il y a toujours tant de choses nouvelles à Paris, que quand on en veut parler, on ne sait plus par laquelle commencer. Mais que peuvent vous faire les racontars des journaux ornés des potins de toutes les concierges de Paris ?

L'intérêt n'est donc pas grand de ce côté.

Mais, ce n'est plus un intérêt parisien seulement, si la chose en vogue évoque l'art ou le fait : le monde des amateurs n'y peut demeurer indifférent.

Et voici une grande nouvelle. Une nouvelle charmante et pleine de parfum. — *Un Mimosa Bleu* nous est né ! — Et Paris l'acclame. Les poètes le chantent, les penseurs lui sourient et les artistes préparent leurs pinceaux.

Alexandre Hepp, dans le *Journal*, le met à la mode dans un jardin de jolis mots qui sont des fleurs. Lisez plutôt, cette aimable *Quotidienne* :

### LE MIMOSA BLEU

On nous promet pour l'hiver une fleur nouvelle, on en potinait hier déjà au Grand Prix d'Automme, — le mimosa bleu. De quel mystère est sorti le mimosa bleu, qui deviendra si vite parisien ? est-il né dans les serres chaudes qui voient forcer les anémones, les camélias, les cyclamens ? a-t-il pris jour dans quelque laborieuse chimie ? Peu importe. D'autres écriront que nous sommes de stupides déformateurs, et que cette audace irrespectueuse à triturer, à travestir, à vouloir teindre la belle nature fait pitié. J'aime mieux ne distinguer en tout ceci que la persistance en nous d'un besoin d'effort et d'idéal. Nous en avons assez, des questions d'affaires ; assez de voix clament au million. Qu'il nous soit permis de poursuivre autre chose que le secret de l'Or et de tenir un peu à ce rêve : le secret des fleurs.

Ce rêve-là est au fond de toute belle existence ; tant pis pour qui ne porte pas en soi l'amour d'une petite fleur bleue. Fleurissez-vous, les fleurs font excuser la vie. Et Paris le sait bien, lui qui en met partout, ne peut être sans elles, les paie avec joie, les fait monter jusqu'à des balcons inaccessibles et trouve encore à les garder dans la fente des vieux murs. La fleur et la vie vont ensemble : elles se complètent et s'entendent, parce que l'une a toujours l'air de promettre à l'autre le paradis. Et cela me fait songer à cette jolie opinion iamartinienne : Parcourez toutes les religions, toutes les histoires, toutes les fables, il n'y en a pas une qui ne fasse commencer l'homme dans un Eden, un jardin ; pas une qui ne mêle cette image d'un jardin abondant aux rêves de félicité primitive ou de félicité future...

Place donc aussi au nouveau venu. Le mimosa bleu,

qui sait, fera parler de lui. Il arrive avec de bonnes intentions ; il n'a pas encore son Roman comme la Rose, il n'a pas d'histoire comme la feuille de lilas blanc qu'a chantée Capoul — il doit être heureux, et faire des heureux. Allons, qu'il entre largement dans l'existence, qu'il fasse son chemin dans le langage et dans la bataille des fleurs, et qu'un jour un Dumas nous dise ce qu'il est devenu sur le cœur d'une femme — la Dame au mimosa bleu. Et nous, plus tard, nous penserons que nous l'avons vu naître, qu'il est l'œuvre de notre beau temps. Alors nous serons très flattés, nous dirons : c'était le temps des mimosas bleus — qui nous paraîtra si loin et si beau. Et en parlant de lui, ce sera encore délicieux, parce qu'il évoquera les choses mortes et les parfums évanouis.

\*.\*

Stéphane Malarmé étant mort, les poètes n'ont plus dormi jusqu'à ce qu'un successeur fût donné au "Prince des Poètes" défunt.

Notre confrère et ami, M. Léon Parsons, est allé les visiter, en leur demandant leur opinion.

Chacun en avait une différente ! — Mais par quelques voix de majorité, Léon Diex a été choisi comme *Prince des Poètes*. Et M. Parsons, faisant un bouquet des opinions d'un chacun, les a étalées dans la *Presse* de Paris. L'article a fait du bruit. La démarche de notre confrère a été acclamée. Il est devenu — ce que nous appelons au Canada — l'officier-rapporteur des poètes.

Et voilà une élection qui n'a pas coûté cher !

\*.\*

On annonce que Londres fête aujourd'hui, et d'une manière grandiose, l'anniversaire de la bataille de Trafalgar, et le nom de Nelson y est acclamé partout.

Un journal de ce soir, dit que de semblables manifestations vont avoir lieu au Canada. Mais je ne vois pas bien nos compatriotes allant mettre des fleurs au pied du monument Nelson, à la Place Jacques-Cartier.

Je serais curieux de savoir quelles fleurs notre directeur M. Picard, irait y déposer au nom du MONDE ILLUSTRÉ d'où l'on peut contempler la statue pour laquelle, — il faut l'avouer — quelques-uns, très peu de nos compatriotes eurent la bêtise de souscrire.

Que nos amis anglais ne demandent pas de retard pour fêter Nelson sur sa colonne, car nos hons "canayens" pourraient bien lui en lancer un, qui l'enverrait faire un plongeon, pas victorieux du tout !

D'ailleurs, la statue doit avoir encore des rhumatismes au souvenir d'un remède que voulurent lui appliquer trop vigoureusement trois jeunes citoyens de Montréal qui furent téméraires sans manquer de patriotisme.

Actuellement l'occupation de Fachoda, par la France, tourne toutes les têtes anglaises. Et le "God-dam" montre ses dents sales. Sa digestion se fait mal.

Lui donnera-t-on le gâteau qu'il convoite et qu'il demande à cris de putois qu'on égorge ?

*That is the question !*

RODOLPHE BRUNET.

## OASIS MERVEILLEUSES

L'arbre divin de la charité étend ses rameaux sur toute la terre et la sève en est toujours de plus en plus vivifiante. Dans nos villes où l'on rencontre constamment, lorsqu'il y a des consolations à offrir, le Prêtre et la Sœur de charité, ce dévouement nous semble parfois naturel, et il faut le retrouver après en avoir été privé pendant longtemps, pour l'apprécier à sa juste valeur et lui rendre hommage dignement.

Mineurs qui parcourez les plaines désertes du Klondyke, voulez-vous retrouver cette sollicitude dont vous avez naguère connu la douceur ? Quand vous apercevrez l'humble habitation des Pères ou des Sœurs missionnaires, arrêtez-vous ; là, sans distinction de rang ni de fortune, vous serez accueilli comme un frère, vous que la seule vue d'une femme blanche, dans ce pays sauvage, rassérène et console.

Elles sont nombreuses ces missions qui, pareilles à des oasis dans le désert, redonnent au voyageur las et découragé les forces et l'énergie ; mais, il suffit d'en décrire une pour faire connaître les autres : car de

même que la charité est une, ses adeptes se ressemblent.

Au Fort Providence, sur le McKenzie, les Révérendes Sœurs Grises ont un établissement, et la Mère Supérieure, Sœur Doucet, secondée par ses dignes compagnes au nombre desquelles se distingue Sœur St-Pierre, rempli avec abnégation admirable le mandat qui lui a été donné. Au moyen de privations continuelles qui altèrent leur santé, les révérendes Sœurs nourissent, habitent et instruisent ordinairement cinquante enfants. Pauvres frères créatures ! Sans les Missionnaires, elles n'auraient jamais joint leurs petites mains pour implorer, à genoux, Dieu, qu'elles nomment leur Père et qui envoie ses anges de la charité pour prendre soin d'elles.

Rien ne rebute ces vaillants chercheurs d'âmes : ni les périls du voyage, ni les tribulations qui les attendent, ni même l'ingratitude qui quelquefois est le prix de leur zèle. Passionnés pour leur apostolat, ils ont quitté leurs familles : il y en a qui ont connu les jouissances du luxe, qui reposaient sur des lits moelleux et mangeaient à des tables somptueusement servies ; cependant, ils ne sont pas les moins ardents à l'œuvre. Tous dorment d'un même sommeil paisible sur leur dure couche, tous acceptent joyeusement leur maigre nourriture de chaque jour, deux petites galettes et du poisson.

La souffrance ne saurait les abattre : si parfois leur cœur s'émeut à la vue d'un compatriote, ce n'est pas qu'ils regrettent leur sacrifice ; mais cette vue est pour leur cœur ce que serait à leur goût un morceau de pain blanc. Ce voyageur vient d'une contrée qu'ils ne reverront probablement jamais, car on leur a dit au départ : "Votre adieu est peut-être éternel," aussi est-il le bienvenu ce passant. On lui prodigue les encouragements, on partage avec lui les provisions puis on voudrait le retenir, lui donner le temps de se reposer, remettre un peu d'ordre dans son bagage, enfin, on le comble de ces prévenances si touchantes et si douces ; mais quand celui-ci, confus de tant de bontés, veut à son tour partager ce qu'il possède, alors on ne consent plus : s'il allait manquer plus tard, ce pauvre mineur !

Il en est un qui a partagé pourtant, malgré ces refus, en disant : "Dieu y pourvoira." A celui-là il a été donné, pour sa plus grande édification, de recueillir les paroles d'une religieuse mourante. Elle parlait de mourir comme l'exilé parlerait de rentrer dans sa patrie, comme un enfant qui se réjouit de revoir le foyer paternel ; mais l'expression calme et sereine de sa figure, disait plus éloquemment encore les sentiments qui animaient cette âme d'élite.

"Vois, semblait-elle dire ; je vais mourir loin de toi — ce que j'ai aimé ici-bas : pas un des membres de ma famille ne sera là pour me fermer les yeux, pas un ne foulera le sol qui, bientôt, recouvrira mes cendres, et cependant, je n'ai point de regrets. Je suis heureuse ; ce que j'ai cherché on ne le cherche pas en vain, je vais à Dieu.

"Toi qui sers le monde, qui cherches la richesse, apprends qu'au-dessus de tout cela, infiniment au-dessus, il y a Dieu. Tout ce que tu souffriras pour trouver un vil métal, je l'ai souffert, et j'ai souffert plus encore, afin de ramasser dans leur ignorance et régénérer dans les eaux du baptême les âmes des infidèles. Jésus, qui enflamme d'une parcelle de son amour le cœur du Missionnaire, Jésus m'a soutenue, et, tout faible instrument que j'étais de ses miséricordes, il y a sans doute là-haut des petits anges qui me doivent leur béatitude et qui seront mes avocats auprès du Juge Suprême.

"Si tu veux que la mort te soit douce, aime les pauvres, suis le droit chemin du devoir."

Voilà bien le couronnement d'une vie de charité, véritable résurrection d'une âme brisant ses liens pour prendre son essor vers le ciel, et après avoir si bien enseigné l'art de vivre montrant, malheureusement, car celles-là devraient durer toujours, l'art admirable de bien mourir.

Paul Hervey de Cron